

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

pour un an	20 fl.	30 fl.
pour six mois	12 fl.	16 fl.
pour trois mois	7 fl.	8 fl.

Les 5 premières lignes à 50 timbre
compris et 10 cts. par ligne en sus.

BUREAU DE LA RÉDACTION,
à La Haye, Lager Nieuwstraat,
derrière le Prinsgracht, No 21.
BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES
ANNONCES,
chez M. Van Weelden, libraire,
Spui, à La Haye.
Les lettres et paquets doivent
être envoyés à la direction francs de port.

LA HAYE, 3 Janvier.

Nous avons rapidement passé en revue dans deux articles la politique générale et des principaux événements de l'Europe. Partout où nous portons nos regards, nous apercevons du mouvement sous le rapport matériel et intellectuel, sous le rapport politique et religieux. Il serait superflu de résumer les faits, attendu que la plupart des événements sont pendans et que les questions les plus importantes n'ont pas encore reçu de solution. Nous ne saurions contester que les faits sont dominés par un principe fixe, invariable, le principe de la paix.

Ce principe n'est pas un principe artificiel, mais nécessaire; ce n'est pas celui des hommes, mais celui de Dieu. L'époque actuelle comme pleine de dangers, ne s'arrête qu'à la superficie des choses. De tout temps les passions se sont fait valoir, mais elles ont rarement trouvé dans les circonstances, ainsi que dans la situation des états et des peuples, une digue aussi puissante que dans ce moment où l'on ne connaît qu'un seul malheur, la guerre, un seul danger, la subversion de l'ordre social.

Quand nous parlons du principe de la paix, nous entendons par là celui de sa propre conservation. Devant ce besoin, dont sont pénétrées presque toutes les classes de la société, disparaît l'agitation des manœuvres anti-sociales, car le nombre de ceux qui ont encore quelque chose à perdre est, Dieu merci, beaucoup plus considérable que le nombre de ceux qui ont encore tout à gagner.

Sur le papier, dans les journaux, dans les brochures, il y a assez d'agitation, mais cela vient principalement de ce que de nos jours on imprime tout ce qui est devant soi, sans en avoir besoin. Il ne suffit plus d'avoir une opinion, il est de mode à présent de la publier, de la rendre publique. Cependant la presse, en se livrant à un fleuve grossier qui peut répandre la fécondité, ne constitue pas l'histoire. Ses flots ne sont que des courants, mais ils rentrent bientôt dans leur lit. L'agitation causée par la presse est passagère, tandis que la paix a plus que jamais jeté de profondes racines dans la vie des peuples.

On a vu se jeter les yeux sur la France. Quel bruit! Quel tumulte! Et cependant quelle sécurité dans cette grande République, qui reproche de vouloir la paix à tout prix. Est-ce que le gouvernement qui la veut? Pourrait-il vouloir la paix si le peuple ne la voulait pas? En France, la nation a tous les moyens possibles pour exprimer sa volonté, et cependant personne n'oserait affirmer que la révolution a plus de chances de succès en France qu'en Allemagne. Ce n'est pas seulement la sagesse et la prudence qui conseillent la paix; on se sent éloigné de la guerre par instinct.

Quel que soit le parti que nous portions sur les faits, que nous soyons catholique, protestant, ami de la lumière, dissident, absolu, libéral, etc., nous sommes tous partisans de la paix, de la civilisation sociale qui, sous toutes les conditions, préfère la loi à la force. Ainsi, la discussion ne peut manquer

d'être vive et même passionnée, mais les actes n'en seront que plus réfléchis.

Qui pourrait raisonnablement et consciencieusement prétendre que l'Europe éprouve des craintes et des doutes au commencement de cette année? Ceux-mêmes qui voudraient envisager la véhémence des débats comme un résultat, seraient cependant obligés de reconnaître que nulle part la violence ne s'est fait jour, qu'au contraire toutes les opinions dissidentes tendent à se rapprocher, que tous les partis gravitent vers le centre de l'ordre public et légal.

Voilà en effet, ce que nous voyons partout. Le besoin de supprimer en Angleterre les lois qui les obstacles n'a pas été aussi impérieux que celui de conserver un ministère; le meilleur peut-être, qu'on puisse avoir dans une époque de crise. L'église grecque a tendu la main à l'église romaine. Quelque démocratique que soit le ton du Message de M. Polk, on verra bientôt que ce langage du président des États-Unis ne pronostique pas des hostilités. La guerre se fait au Caucase, dans le Punjab, à Alger; partout le monde civilisé détourne les yeux de ce moyen extrême; si l'on est obligé d'y recourir, comme on le fait en ce moment contre Rosas et Madagascar, ce n'est qu'après avoir essayé toutes les autres voies, et pour arriver à la paix.

Les princes et les peuples, les gouvernements et les états cultivent la paix avec ardeur et dévouement. Faut-il énumérer tout ce qui l'année dernière a été commencé, continué et achevé dans ce but? Nous croyons qu'il suffit d'avoir fait connaître le point de vue sous lequel il faut l'envisager.

Nous disions plus haut que les événements étaient encore pendans. Au Caucase, à Alger, dans les possessions britanniques, aux Indes, nous ne voyons que la continuation de la politique conquérante de la Russie, de la France et de l'Angleterre. Schamyl succombera-t-il? Abd-el-Kader sera-t-il soumis? La domination anglaise s'étendra-t-elle sur le Punjab? Nous croyons qu'on peut répondre à ces questions d'une manière affirmative, si on les envisage du point de vue de la civilisation; cependant, il se pourrait que la politique anglaise, qui spéculait sur le démembrement des royaumes de l'Inde, parvienne le plus sûrement au but, tandis que la guerre ouverte que font la Russie et la France peut durer encore de longues années.

Le Roi a accordé à M. Schelfhout, membre de l'Institut royal des Pays-Bas, l'autorisation d'accepter et de porter les insignes de chevalier de l'ordre de Léopold, que lui a conféré S. M. l'empereur des Belges.

Le Handelsblad annonce tenir de bonne source, que par suite de plusieurs circonstances et notamment de la non réussite de la récolte 1845, la Société de Commerce des Pays-Bas a décidé qu'elle n'aurait pas de marchandises du printemps, au-delà de 200,000 balles, se composant exclusivement des qualités supérieures qu'elle a en ce moment en magasin.

Pendant l'année qui vient de finir 2018 navires sont entrés dans le port de Rotterdam et 2007 en sont sortis. Les arrivages de l'année 1844 ne s'élevaient qu'à 1843 et les appareillages à 2053, ce qui constitue une augmentation de 175 pour les arrivages et une diminution de 44 sur les appareillages.

donnait sur le potager, est condamnée, et la rouille rongé ses gonds; il y a même plus: pour que d'ignobles marchands ne souillent pas de leurs regards vulgaires l'intérieur de l'enclos aristocratique, une cloison de planches est appliquée aux barreaux jusqu'à la hauteur de six pieds. Il est vrai que les planches ne sont pas si bien jointes qu'on ne puisse glisser un regard furtif entre les intervalles; mais cette maison est une maison sévère et qui ne craint point les indiscretions.

Dans ce potager, au lieu de choux, de carottes, de radis, de pois et de melons, poussent de grandes luzernes, seule culture qui annonce que l'on songe encore à ce lieu abandonné. Une petite porte basse, s'ouvrant sur la rue projetée, donne entrée en ce terrain enclos de murs, que ses locataires viennent d'abandonner à cause de sa stérilité, et qui depuis huit jours, au lieu de rapporter un demi pour cent comme par le passé, ne rapporte plus rien du tout.

Du côté de l'hôtel, les marronniers dont nous avons parlé couronnent la muraille, ce qui n'empêche pas d'autres arbres luxuriants et fleuris de glisser dans leurs intervalles leurs branches avides d'air. A un angle où le feuillage devient tellement touffu qu'à peine si la lumière y pénètre, un large banc de pierre et des sièges de jardin indiquent un lieu de réunion ou une retraite favorite à quelque habitant de l'hôtel situé à cent pas, et que l'on aperçoit à peine à travers le rempart de verdure qui l'enveloppe. Enfin le choix de cet asile mystérieux est à la fois justifié par l'absence du soleil, par la fraîcheur éternelle, même pendant les jours les plus brûlants de l'été, par le gazouillement des oiseaux et par l'éloignement de la maison et de la rue, c'est-à-dire des affaires et du bruit.

Vers le soir d'une des plus chaudes journées que le printemps eût encore accordées aux habitants de Paris, il y avait sur ce banc de pierre un livre, une ombrelle, un panier à ouvrage et un mouchoir de batiste dont la broderie était commencée; et non loin de ce banc, près de la grille, debout devant les planches, l'œil appliqué à la cloison à claire-voie une jeune femme, dont le regard plongeait par une fente dans le terrain désert que nous connaissons.

Presque au même moment, la petite porte de ce terrain se refermait sans bruit, et un jeune homme, grand, vigoureux, vêtu d'une blouse de toile écarlate, d'une casquette de velours, mais dont les moustaches, la barbe et les cheveux noirs extrêmement soignés juraient quelque peu avec ce costume populaire, après un rapide coup d'œil jeté autour de lui pour s'assurer que personne ne l'épiait, passant par cette porte qu'il referma derrière lui, se dirigeait d'un pas précipité vers la grille.

À la vue de celui qu'elle attendait, mais non pas probablement sous ce costume, la jeune fille eut peur et se rejeta en arrière. Et cependant déjà, à travers les fentes de la porte, le jeune homme, avec

On avait répandu le bruit que le pyroscaphe royal le *Vestale*, parti il y a quelque temps d'Amsterdam pour Batavia, avait fait naufrage et que tout l'équipage avait péri dans les environs des îles Canaries. Le journal *Nederland*, qui se publie depuis le 1^{er} janvier à Amsterdam, nous apprend que ces bruits n'ont aucun fondement.

Par contre on a reçu par la voie de l'Angleterre la nouvelle du naufrage du navire de *twée*, *Cornelissen*, cap. van Wyk, appartenant aux armateurs MM. Hartsen frères d'Amsterdam, qui a échoué le 28 décembre sur la côte de Pevensy, 18 hommes de l'équipage, qui consistait en 32 ou 33 hommes, sont parvenus à se sauver dans une chaloupe. Le capitaine et le deuxième pilote et 12 hommes n'ont pas voulu abandonner leur navire chargé de denrées coloniales. Cependant le capitaine qui n'a cessé de régner toute la journée et toute la nuit exposé le brave équipage aux plus grands dangers, car les bateaux de sauvetage qu'on envoyait à leur secours ne purent approcher à cause de la violence des vagues. Après de longues lutttes le bateau de sauvetage d'Eastbourne parvint à s'approcher du navire et à prendre à son bord le capitaine et l'équipage, à l'exception d'un seul homme qui a été lancé à la mer et qu'il était impossible de sauver.

Dans la soirée du 30 décembre dernier la mer a jeté sur la côte près de Zandvoort, la coque du navire *Albrecht et Q-ton*, venant de Hambourg, qu'il avait quitté le 15 décembre, en destination pour Tenerife. Il résulte des papiers du bâtiment que l'équipage consistait en 12 hommes. On ignore quel a été leur sort.

Le tarif des Etats-Unis.

Nous avons fait ressortir hier les avantages qui résulteraient du remaniement du tarif américain. Le *Constitutionnel* qui traite également cette question dit que le remaniement du tarif américain, en 1842, a eu une très-grande influence sur la situation financière du pays. L'augmentation des droits a immédiatement ralenti les mouvements du commerce extérieur, et la diminution s'est surtout fait sentir dans les importations. Cette augmentation du tarif, qui n'avait été adoptée qu'à une très-faible majorité à la chambre des représentants et au sénat, a favorisé l'industrie manufacturière des états du Nord; mais, en revanche, les états du Sud, loin d'y trouver des avantages, en ont éprouvé des inconvénients. Les taxes nouvelles ont accru le prix des produits manufacturés destinés à la consommation des états du Sud, et, d'un autre côté, ceux-ci n'ont plus trouvé les mêmes facilités pour l'exportation des produits du sol. Il n'est donc pas étonnant que les états du Sud aient constamment réclamé contre le tarif de 1842, et qu'ils n'aient donné leurs voix à M. Polk que sous la condition expresse qu'il proposerait une révision complète du tarif.

Les états du Nord voudraient cependant conserver le tarif actuel dans l'intérêt de leur industrie manufacturière. Depuis trois ans que ce tarif est en vigueur, les fabriques des Etats-Unis se sont étendues dans des proportions considérables. L'industrie cotonnière surtout a prospéré. La consommation du coton brut s'y est accrue dans l'espace de trois ans de près de 80,000 balles, tandis que, d'un autre côté, les importations des fils des Indes et des indiennes se sont graduellement réduites. De plus, la masse des fils anglais entrés aux Etats-Unis en 1844, s'élevait à 4,000 quintaux métriques; en 1845, ces entrées s'élevaient à

ce regard qui n'appartient qu'à ses amants, avait vu flotter la robe blanche et la longue ceinture bleue; il s'élança vers la cloison, et appliquant sa bouche à une ouverture:

— N'ayez pas peur, Valentine, dit-il, c'est moi.

La jeune fille s'approcha.

— Oh! monsieur, dit-elle, pourquoi donc êtes-vous venu si tard aujourd'hui? Savez-vous que l'on va dîner bientôt, et qu'il m'a fallu bien de la diplomatie et bien de la promptitude pour me débarrasser de la belle mère qui m'épie, de ma femme de chambre qui m'espionne, et de mon frère qui me tourmente, pour venir travailler ici à cette broderie que j'en ai bien peur, ne sera pas finie de longtemps? Puis, quand vous serez excusé sur votre retard, vous me direz quel est ce nouveau costume qu'il vous a plu d'adopter, et qui prouve à été aussi que je ne vous ai pas reconnu.

— Chère Valentine, dit le jeune homme, vous êtes trop au-dessus de mon amour pour que j'ose vous en parler, et cependant toutes les fois que je vous vois j'ai besoin de vous dire que je vous adore, afin que l'écho de mes propres paroles me caresse doucement le cœur lorsque je ne vous vois plus. Maintenant je vous remercie de votre gronderie: elle est toute charmante, car elle me prouve, je n'ose pas dire que vous m'attendiez, mais que vous pensiez à moi. Vous vouliez savoir la cause de mon retard et le motif de mon déguisement, je vais vous les dire, et j'espère que vous les excuserez. Je fais choix d'un état.

— D'un état... que voulez-vous dire, Maximilien? et sommes-nous assez heureux pour que vous parliez de ce qui nous regarde en attendant?

— Oh! Dieu me préserve, dit le jeune homme, de plaisanter avec ce qui est ma vie; mais fatigué d'être un coureur de champagne et d'escalader de murailles, sérieusement effrayé de l'idée que vous pourriez être maître l'autre soir que votre père me ferait juger un jour, j'ai voulu, ce qui comptait l'honneur de l'armée française, non moins effrayé de la possibilité que l'on s'étonne de voir éternellement tourner autour de ce terrain, où il n'y a pas la plus petite citadelle à assiéger ou le plus petit blockhaus à défendre, de capitaine de vaisseau, je me suis fait marchand, et j'ai adopté le costume de ma profession.

— Bon, quelle folie!

— C'est au contraire la chose la plus sage, je crois, que j'aie faite de ma vie, car elle nous donne toute sécurité.

— Voyons, expliquez-vous.

— Eh bien! j'ai été trouver le propriétaire de cet enclos, le bail avec les anciens locataires était fini, et je le lui ai loué à nouveau. Toute cette lizerne que vous voyez m'appartient, Valentine; rien ne m'empêche de me faire bâtir une cabane dans ces foins, et de vivre désormais à vingt pas de vous. Oh! ma joie et mon bonheur, je ne puis les contenir. Comprenez-vous, Val-

PROLOGE DU JOURNAL DE LA HAYE. 4 JANVIER 1846.

LE COMTE DE MONTE-CHRISTO. (1)

Pyrame et Thisbé

Aux débuts du faubourg Saint-Honoré, derrière un bel hôtel remarquable, remarquables habitations de ce riche quartier, s'étend un vaste jardin dont les marronniers touffus dépassent les énormes murailles hautes comme des remparts, et laissent, quand vient le printemps, tomber rallelement sur deux pilastres quadrangulaires dans lesquels s'enclasse une grille de fer du temps de Louis XIII.

Cette entrée grandiose est condamnée, malgré les magnifiques géraniums qui poussent dans les deux vases, et qui balancent au vent leurs feuilles marbrées et leurs fleurs de pourpre, depuis que les propriétaires de l'hôtel, et cela date de longtemps déjà, se sont restreints à la possession de l'hôtel, de la cour plantée d'arbres qui donne sur le faubourg; et du jardin qui ferme cette grille, laquelle donnait autrefois sur une magnifique potager d'un arpent, annexé à la propriété. Mais le démon de la spéculation ayant tiré anéantie, c'est-à-dire une rue à l'extrémité de ce potager, et la rue, on pensa pouvoir vendre ce potager pour bâtir sur la rue, et faire concurrence à cette grande artère de Paris qu'on appelle le faubourg Saint-Honoré.

Mais ce maître de spéculation Phomme propose et l'argent dispose; la rue baptisée de son nom, l'acquéreur du potager, après l'avoir parfaitement parcouru, put trouver à la revendre la somme qu'il en voulait, et en attendant une somme de prix qui ne peut manquer un jour ou l'autre de l'indemniser bien au delà de ses dépenses passées et de son capital au remède de cinq cents francs par an.

C'est de l'argent placé à un demi pour cent, ce qui n'est pas cher par le temps qui court, et il y a tant de gens qui le placent à cinquante, et qui trouvent encore que l'argent est d'un bien pauvre rapport.

Quoi qu'il en soit, nous l'avons dit, la grille du jardin, qui autrefois

(1) Voir le *Journal de La Haye*, du 3 janvier.

de 2,500 quintaux métriques. Les importations de calicots pour ces mêmes années sont de 12,500,000 yards, et de 10,200,000 yards. Pour les toiles peintes, la dépression est bien plus sensible encore. Les importations s'élevaient en 1841 à 26,000,000 de yards, et en 1844 à 12,000,000 seulement. La réduction est la même pour plusieurs autres articles.

L'année qui a suivi la promulgation du tarif de 1842 a ralenti, comme nous l'avons dit, les relations commerciales avec les pays d'Europe. Les marchandises importées dans l'exercice qui se terminait au 30 juin 1843, n'avaient qu'une valeur de 101 millions de dollars. L'année suivante, à pareille époque, il y avait un excédant de plus de 7 millions de dollars, et l'exercice finissant au 30 juin dernier, donne un chiffre de plus de 117 millions de dollars. Ainsi, malgré les rigueurs du tarif, il y a eu constamment augmentation dans les entrées. Sans doute, la progression a été moins rapide que si les taxes avaient été moins élevées. Mais toujours est-il que les sinistres prédictions qui avaient accueilli la mesure législative de 1842 ne se sont point réalisées.

D'un autre côté, la situation financière des Etats-Unis se trouve dans de meilleures conditions. La circulation métallique s'est améliorée, l'importation des marchandises européennes n'a plus eu pour conséquence directe l'exportation du numéraire des Etats-Unis. Quant aux finances publiques, non-seulement l'équilibre s'est rétabli entre les dépenses et les recettes, mais une large part du revenu a encore pu être appliquée à l'extinction de la dette nationale, dette qui est aujourd'hui réduite à des termes insignifiants. Les recettes du dernier exercice se sont élevées à près de 30 millions de dollars; les dépenses ont atteint à peu près le même chiffre. Mais il est à remarquer que 8,600,000 dollars ont été employés au paiement de la dette publique. Cette dette n'était plus, au 1^{er} novembre dernier, que de 17 millions de dollars. Ainsi, au point de vue américain, le tarif de 1842 a produit ce double résultat que d'une part il a amélioré la circulation intérieure et raffermi le crédit, et que de l'autre il a consolidé les finances publiques. L'Europe ressentira plus tard les bons effets de cette situation.

La question des douanes renferme pour ainsi dire tout le système fiscal du gouvernement central des Etats-Unis, car c'est là la seule source du revenu public, en y comptant la vente des terres. La vente de ces terres a rapporté, depuis 1807, environ 115 millions de dollars. On a aliéné, en 1844, 1 million 750,000 acres, c'est-à-dire 182,000 acres de plus qu'en 1843, et 618,000 acres de plus qu'en 1842. Le prix des terres a varié plusieurs fois; il est aujourd'hui fixé à 1 dollar 25 cents.

L'OREGON.

(Suite et fin. — Voir notre n^o du 31 décembre et du 1^{er} janvier.)

Les conditions, offertes par l'Union à l'Angleterre pour amener une transaction, portent un caractère de grande libéralité, sous quelque point de vue que l'on envisage la question, et elles indiquent un généreux désintéressement; lorsque l'on considère que l'Angleterre admet elle-même n'avoir aucun titre quelconque à la possession de la région dont elle revendique la souveraineté, tandis qu'au contraire plusieurs administrations fédérales se sont accordées à maintenir que les Etats-Unis avaient des titres positifs et valides à l'appui de leurs prétentions à la possession du territoire en litige.

Que dire de l'inconséquence d'un gouvernement qui, en même temps qu'il reconnaît n'avoir aucun titre quelconque à la possession d'un seul arpent du territoire dont il réclame la domination, exige cependant que l'Union y donne pour bornes à ses établissements la rive orientale de la Columbia, ce qui serait lui livrer, avec la souveraineté absolue de ce grand fleuve, la suprématie militaire sur tout le littoral, en d'autres termes, lui faire abandon de l'Orégon tout entier.

Mettre en avant des prétentions aussi exagérées, c'est déclarer qu'on se refuse à toute transaction admissible.

Est-ce donc sur l'Union, nous le demandons avec confiance, que doit peser le blâme d'avoir laissé indéterminée une aussi grave question?

Dans l'esprit d'arriver, avec temps, à une transaction honorable, les Etats-Unis consentirent à la Convention de 1818, et subéquemment son gouvernement signa celle de 1827, par

laquelle il est stipulé que l'Orégon restera libre et ouvert aux navires et aux citoyens ou sujets des deux puissances, sans préjudice aux droits de souveraineté réclamés par chacune d'elles.

Une des clauses de cette convention porte que chacune des puissances resterait libre d'en déterminer la durée, en faisant connaître une année d'avance à l'autre sa volonté à cet égard. En vertu de cette convention un grand nombre d'Anglais et d'Américains se sont établis dans l'Orégon. Les Anglais sont les directeurs, les officiers, les agents et les employés de la Compagnie de l'Hudsonbay, corporation monstrueuse qui, comme la Compagnie des Indes-Orientales, constituée dans un but commercial, exerce cependant une sorte de souveraineté politique.

Elle s'est établie par intrusion, dans l'Orégon, et en violation de la charte qui l'a constituée, puisque, ainsi que nous l'avons déjà démontré, cette charte borne expressément sa juridiction territoriale, au versant oriental des Montagnes-Rocheuses. Il est vrai que les directeurs de cette compagnie se conduisent très-bien envers les colons américains établis dans l'Orégon; mais les immenses capitaux dont ils disposent, leur permettent, en portant les pelleteries à des prix exagérés, de rendre toute concurrence illusoire, et de s'assurer par ce moyen le monopole du commerce des fourrures.

La crise actuelle ne saurait durer; les événements pressent la marche des deux gouvernements. D'une part, l'Angleterre en voyant le nombre des colons américains s'accroître chaque jour dans la vallée de l'Orégon, prévoit que ces hommes aventureux se répandront bientôt dans tout l'intérieur du pays.

Les Etats-Unis, d'autre part, ne sauraient permettre à la compagnie d'Hudsonbay d'usurper à la fois, et la juridiction civile, et la possession militaire de l'Orégon.

Quel parti prendront les Etats-Unis? Quel sera le dénouement de ce grand drame politique? Le temps, cet arbitre souverain des affaires humaines, à moins que des mesures hostiles ne brusquent l'événement, fera raison à l'Amérique des obstacles que l'Angleterre veut élever à sa marche progressive vers l'Océan-Pacifique. Le temps amènera en peu d'années dans l'Orégon les pionniers de l'Ouest. Ce sont leurs haches qui trancheront les difficultés; ce sont leurs troupeaux, leurs charrettes, et si on les y force, leurs carabines (their rifles), qui résoudreont le problème de l'occupation du territoire en litige. Ces pionniers, partant des Etats-Unis, n'ont à accomplir, pour se rendre à l'Orégon, qu'un voyage par terre, comparativement facile. Les chevaux qui les portent, les bœufs qui entraînent leurs charriots, les troupeaux qu'ils poussent devant eux, tout cela se nourrit en route de l'herbe qui croît dans toutes les saisons sur les prairies.

Les bœufs de trait, les troupeaux, les chevaux de selle même, peuvent servir d'aliments aux voyageurs, dans les cas de nécessité.

Les émigrants américains n'ont pas besoin de capitaux pour s'établir dans les solitudes de l'Ouest. Les bestiaux qu'ils mènent avec eux, leurs carabines, leur énergie persévérante, assurent leur avenir.

Les Anglais, au contraire, soit qu'ils se rendent dans l'Orégon par mer, en doublant le Cap de Bonne-Espérance, ou le Cap Horn, soit qu'ils commencent leur voyage par terre, en partant du Canada, incombent des dépenses considérables avant d'atteindre le lieu de leur destination. D'ailleurs, l'Angleterre le sait: tout Anglais, qui émigre en Amérique, y prend, comme par contagion, une tendance à cesser d'être Anglais, et à devenir Américain.

Il est à déplorer que dans le cours de toutes les négociations auxquelles cette affaire a donné lieu, le gouvernement britannique ait manifesté si peu d'équité, et se soit montré si opposé à tout moyen de conciliation.

Ce n'est donc pas sur les Etats-Unis, nous le répétons, que doit retomber le blâme des discussions acerbes, auxquelles la controverse de l'Orégon a donné lieu. Il faut en chercher la cause, dans l'attitude irréductible conservée par l'Angleterre contre l'Amérique, depuis le jour de sa naissance comme nation, jusqu'à ce jour. Marchant dans les voies conciliatrices, le gouvernement fédéral ne s'est arrêté qu'à la ligne que

l'honneur lui défendait d'outrager. C'était déjà concéder beaucoup pour conserver la paix; que de consentir à occuper, en commun avec l'Angleterre, un territoire que le peuple américain sait lui appartenir.

Eh quoi! notre république se présentera-t-elle au monde dans l'attitude humiliante des nations avilies de l'Asie et de l'Afrique? Permettra-t-elle aux Anglais de sortir de l'Europe, où se trouve leur patrie, et de venir en Amérique, comme ils vont en Asie et en Afrique, et là, de choisir telle portion de notre continent qu'ils trouveront à leur convenance? Jamais!

La guerre est donc une alternative possible, mais, selon nous, peu probable. Pour qu'il y ait guerre, il faut que la Grande-Bretagne prenne l'initiative des hostilités. C'est ici qu'elle doit venir guerroyer. Certes! nous ne songeons ni à lui enlever l'Ecosse, ni à lui prendre la moitié de l'Irlande par force. C'est sur l'envahisseur que retombera les responsabilités de l'attaque. L'Angleterre est-elle préparée à les assumer? Nous ne le pensons pas; les manufactures anglaises ne sauraient se passer, pendant un seul mois, du coton que l'Union leur fournit, et qu'elle seule peut leur fournir. Et, avec la famine en Irlande, une grande disette en Angleterre et en Ecosse, les céréales américaines sont nécessaires à l'alimentation des classes ouvrières. Les discours comminatoires de M. Peel ne nous semblent pas même des indices d'hostilités prochaines; peut-être ne les a-t-il prononcés que dans l'espoir d'alloser d'intimidation le peuple américain; car sir Robert Peel ne peut pas être oublié, dans deux guerres soutenues contre l'Angleterre, lorsque l'Union était bien moins puissante qu'elle ne l'est à présent, la Grande-Bretagne n'a obtenu ni gloire, ni avantage d'aucune nature.

Il doit se rappeler que, si l'on trouve dans l'histoire de sa patrie les récits d'événements qui ont forcé deux armées anglaises à capituler, en posant les armes sur le champ de bataille même, c'est dans les annales de ces deux guerres, entre la république américaine et son ancienne métropole, qu'il faut chercher ces récits.

Nous répétons donc ici, que dans notre opinion, il n'y a aucune raison de croire à l'imminence d'une guerre avec l'Angleterre. Mais en même temps, et sans crainte d'être démenti par l'avenir, nous osons prédire, que si une telle guerre a lieu, elle ne se terminera, que lorsque la domination anglaise aura cessé d'exister sur le continent de l'Amérique du Nord.

Quelques mots, avant de conclure, sur la valeur et sur l'importance de l'Orégon pour les Etats-Unis.

Il serait aussi inutile de dire qu'un aussi immense territoire est d'une grande valeur, qu'il serait ridicule de le nier.

Quoi! une région trois fois aussi étendue que les îles britanniques, baignée par une mer dans laquelle se déversent quatre grands fleuves, un territoire dont les côtes septentrionales abondent en ports commodes et sûrs, avec des forêts immenses et de vastes prairies, dont l'herbe toujours verte sous l'influence d'un climat tempéré, peut nourrir toute l'année d'innombrables troupeaux, qu'il n'est possible de trouver d'aucune valeur pour un peuple agricole et commerçant? De pareilles assertions sont démenties par un seul regard jeté sur la carte du Nouveau Monde! Pourquoi donc ces dénégations hypocrites? L'Angleterre connaît aussi bien que nous la valeur de ce territoire qu'elle lui dispute. Elle sait que le prix est élevé de la lutte que peut susciter entre deux nations puissantes le désir de l'obtenir ou de le conserver.

Pour l'Américain qui cultive, qui navigue, qui pêche, qui achète, qui vend, l'Orégon offre des avantages que ne présente nulle autre partie du globe à l'active et persévérante énergie qui le caractérise.

C'est dans ses forêts que croissent les bois de construction; ce sont ses baies, ses rivières, qui fournissent le poisson; ce sont ses prairies qui nourrissent les bestiaux, que les navires aux multiples mâts porteront dans un prochain avenir, aux îles de la Mer Pacifique, à celles de l'Océan indien, et à 300,000,000 d'hommes qui habitent la Chine.

L'Angleterre prévoit, qu'avant 20 ans, il surgira dans l'Orégon une race d'hommes, qui seront, sur les rives de la Mer Pacifique, ce que nous sommes de l'Est, nous sommes des à présent sur les côtes de l'Océan atlantique.

lentins, que l'on parvient à avoir ces choses-là? C'est impossible, n'est-ce pas? Eh bien! toute cette félicité, tout ce bonheur, toute cette joie pour lesquelles j'enseigne dix ans de vie, me coûtent, devinez combien? Cinq cents francs par an, payables par trimestre. Ainsi, vous le voyez, c'est un plaisir plus rien à craindre. Je suis ici chez moi, je puis mettre des échelles contre mon mur et regarder par-dessus, et j'ai, sans crainte qu'une patrouille viennoise me dérange, le droit de vous dire que je vous aime, tant que votre fierté ne se blessera pas d'entendre sortir ce mot de la bouche d'un pauvre journaliste vêtu d'une blouse et coiffé d'une casquette.

Valentine poussa un petit cri de surprise joyeuse, puis tout-à-coup: — Hélas! Maximilien, dit-elle tristement, et comme si un nuage jaloux était soudain venu voiler le rayon de soleil qui illuminait son cœur, maintenant nous serons trop libres: notre bonheur nous fera tenter Dieu; nous abuserons de notre sécurité, et notre sécurité nous perdra.

— Pouvez-vous me dire cela, mon amie, à moi qui depuis que je vous connais vous prouve chaque jour que j'ai subordonné mes pensées et ma vie à votre vie et à vos pensées? Qui vous a donné confiance en moi? mon honneur, n'est-ce pas? Quand vous m'avez dit qu'un vague instinct vous assurait que vous couriez quelque grand danger, j'ai mis mon dévouement à votre service, sans vous demander d'autre récompense que le bonheur de vous servir. Depuis ce temps, vous ai-je par un mot, par un signe, donné l'occasion de vous repentir de m'avoir distingué au milieu de ceux qui eussent été heureux de mourir pour vous? Vous m'avez dit, pauvre enfant, que vous étiez fiancée à M. d'Epinau, que votre père avait décidé cette alliance, c'est-à-dire qu'elle était certaine, car tout ce que veut M. de Villefort arrive infailliblement. Eh bien! je suis resté dans l'ombre, attendant tout, non pas de ma volonté, non pas de la vôtre, mais des événements, de la providence de Dieu; cependant vous m'aimez, vous avez en pitié de moi, Valentine, et vous ne m'avez dit: mérici pour cette diabolique parole que je ne vous demande que de me répéter de temps en temps et que je me ferai tout oublier.

— Et voilà ce qui vous a enhardi, Maximilien, voilà ce qui me fait à la fois une vie bien douce et bien malheureuse, au point que je me demandais souvent lequel vaut mieux pour moi, du chagrin que me causait autrefois la rigueur de ma belle-mère et sa préférence aveugle pour son enfant, ou du bonheur plein de dangers que je goûte en vous voyant.

— Du danger! s'écria Maximilien; pouvez-vous dire un mot si dur et si injuste! Avez-vous jamais vu un esclave plus soumis que moi? Vous m'avez permis de vous adresser quelquefois la parole, Valentine; mais vous m'avez défendu de vous suivre; j'ai obéi. Depuis que j'ai trouvé le moyen de me glisser dans cet enclos, de causer avec vous à travers cette porte, d'être enfin si près de vous sans vous voir, ai-je jamais, dites-le moi, demandé à toucher le bas de votre robe à travers ces grilles? ai-je jamais fait un pas pour

franchir ce mur, ridicule obstacle pour ma jeunesse et ma force? Jamais un reproche sur votre rigueur, jamais un désir exprimé tout haut; j'ai été rivé à ma parole comme un chevalier des temps passés. Avouez cela du moins, pour que je ne vous croie pas injuste.

— C'est vrai, dit Valentine, en passant entre deux planches le bout d'un de ses doigts effilés sur lequel Maximilien posa ses lèvres; c'est vrai, vous êtes un bonnet ami. Mais enfin vous n'avez agi qu'avec le sentiment de votre intérêt, mon cher Maximilien: vous saviez bien que du jour où l'esclave deviendrait exigeant, il lui faudrait tout perdre. Vous m'avez promis l'amitié d'un frère: moi qui n'ai pas d'amis à moi, que mon père oublie, moi, que ma belle-mère persécute, et qui n'ai pour consolation que le vieillard immobile, muet, glacé, dont la main ne peut serrer ma main, dont l'œil seul peut me parler, et dont la chair bat sans doute pour moi d'un reste de chaleur. Devinez l'amère douleur que me fait l'ennemie et victime de tous ceux qui sont plus aimés que moi, et qui me donne un cadavre pour soutien et pour ami! Oh! Valentine, Maximilien, je vous le répète, je suis bien malheureuse, et vous m'avez promis de m'aimer pour moi et non pour vous.

— Valentine, dit le jeune homme avec une émotion profonde, je ne dirai pas que je n'aime que vous seule, car j'aime aussi ma sœur et mon beau-frère, mais c'est d'un amour doux et calme, qui ne ressemble en rien au sentiment que j'éprouve pour vous; quand je pense à vous, mon sang bout, ma poitrine se gonfle, mon cœur déborde; mais cette force, cette ardeur, cette puissance surhumaine, je les emploierai à vous aimer seulement jusqu'au jour où vous m'avez dit de les employer à vous servir. M. Franz d'Epinau sera absent un an encore, dit-on; en un an, que de chances favorables peuvent nous servir, que d'événements, peuvent nous seconder! Espérons donc toujours, c'est si bon et si doux d'espérer! Mais, en attendant, vous, Valentine, vous qui me reprochez mon égotisme, qu'avez-vous été pour moi? la belle et froide statue de la Vénus pudique. En échange de ce dévouement, de cette obéissance, de cette retenue, que m'avez-vous promis, vous? rien; que m'avez-vous accordé? bien peu de chose, vous me parlez de M. d'Epinau, votre fiancé, et vous soupirez à cette idée d'être un jour à lui. Voyons, Valentine, est-ce là tout ce que vous avez dans l'âme? Quoi! je vous engage ma vie, je vous donne mon âme, je vous consacre jusqu'au plus insignifiant battement de mon cœur, et quand je suis tout à vous, moi, quand je me dis tout bas que je mourrai si je vous perds, vous ne vous étonnez pas, vous, à la seule idée d'appartenir à un autre. Oh! Valentine! Valentine, si j'étais ce que vous êtes, si je me sentais aimé comme vous êtes sûre que je vous aime, déjà cent fois j'ense passerai main entre les barreaux de cette grille, et j'eusse serré la main du pauvre Maximilien en lui disant: « A vous, à vous seul, Maximilien, dans ce monde et dans l'autre. »

Valentine ne répondit rien, mais le jeune homme l'entendit soupirer et pleurer.

La réaction fut prompte sur Maximilien.

— Oh! s'écria-t-il, Valentine! Valentine! oubliez mes paroles, s'il dans mes paroles quelque chose qui ait pu vous blesser!

— Non, dit-elle, vous avez raison; mais ne voyez-vous pas que je suis une pauvre créature, abandonnée dans une maison presque étrangère, car mon père m'est presque un étranger, et dont la volonté a été brisée depuis six ans, jour par jour, heure par heure, minute par minute, par la volonté fer de maîtres qui pèsent sur moi? Personne ne voit ce que je souffre, et ne l'a dit à personne qu'à moi. En apparence, et aux yeux de tout le monde, tout m'est bon, tout m'est affectueux, en réalité tout m'est hostile; le monde dit: M. de Villefort est trop grave et trop sévère pour être bien tendre envers sa fille; mais elle a eu du moins le bonheur de rencontrer dans madame de Villefort une seconde mère. Eh bien! le monde se trompe, moi, je m'abandonne avec indifférence, et ma belle-mère me hait avec un acharnement d'autant plus terrible qu'il est voilé par un étalage sourcil.

— Vous! vous, Valentine! et comment peut-on vous haïr?

— Hélas! mon ami, dit Valentine, je suis forcée d'avouer que ce haine pour moi vient d'un sentiment presque naturel. Elle adone son mon frère Edouard.

— Eh bien?

— Eh bien! cela me semble étrange de mêler à ce que nous disons une question d'argent; eh bien! mon ami, je crois que sa haine vient de là, du moins. Comme elle n'a pas de fortune de son côté, que moi je suis déjà un chef de ma mère, et que cette fortune sera encore plus que doublée par celle de M. et de madame de Saint-Méran qui doit me revenir un jour, bien! je crois qu'elle est en vieillesse. Oh! mon Dieu, si je pouvais lui donner moitié de cette fortune et me retrouver chez M. de Villefort comme une fille dans la maison de son père, certes je le ferais à l'instant même.

— Pauvre Valentine!

— Oui, je me sens trahie, et en même temps je me sens si faible, qu'il me semble que ces liens me soutiennent, et que j'ai peur de les lâcher. D'ailleurs mon père n'est pas un homme dont on puisse enfreindre impunément les ordres; il est puissant contre moi, il le serait contre vous, il le serait contre le roi lui-même, protégé qu'il est par un irréprouvable et par une position presque inattaquable. Oh! Maximilien! je vous le jure, je ne lutte pas parce que c'est vous autant que moi que je crains de perdre dans cette lutte.

— Mais enfin, Valentine, reprit Maximilien, pourquoi désespérer ainsi et voir l'avenir toujours sombre?

— Ah! mon ami, parce que je le juge par le passé.

que nous sommes pour l'Europe. Américains, répudiez-vous ce glorieux avenir promis à vos enfants?

Si l'intervention de l'Angleterre dans les affaires des autres nations du continent américain, excite de justes appréhensions de dangers, fut-il de quels périls immédiats ne nous menace pas l'occupation de notre propre sol par cette ambitieuse puissance? (West, ne parlez pas pour elle (c'est trop pour l'Amérique!) de peser sur nous à l'Est et au Nord, faudra-t-il encore qu'elle nous presse à l'Ouest?)

Nouvelles d'Angleterre.

Londres, 30 décembre.

Le parlement anglais a de nouveau été prorogé pour la forme au 22 janvier; il se réunira à cette époque pour l'expédition des affaires.

La plupart des ministres seront de retour à Londres dans peu de jours, et ils assisteront à la réception qui aura lieu à Windsor samedi prochain. Le lord-maire et la corporation de Londres présenteront à la Reine la pétition relative aux lois des céréales adoptées dans le meeting tenu récemment au Guild-Hall.

La réunion prochaine du parlement fait qu'on s'efforce de connaître la situation réelle et véritable du marché du numéraire. Quelques-unes des compagnies de chemins de fer parmi les plus fortes en apparence liquident ou se fondent avec d'autres, à la grande surprise de ceux qui pensaient que les entrepreneurs avaient réuni tous les capitaux nécessaires à l'exécution de leur projet. Ils ne permettraient pas facilement la concurrence d'un projet rival. Mais, le premier jour nous avons préconisé le système des fusions comme le seul qui permit de satisfaire à toutes les obligations imposées par l'acte de concession, et chaque jour amène de nouveaux convertis à notre opinion. En somme, il est probable que 100 projets tout au plus seront soumis au parlement dans sa prochaine session.

Nous avons également lieu de croire que la balance du commerce pour l'année 1845 donnera des résultats favorables à nos négociants; que les profits du commerce intérieur et extérieur seront considérables, et les pertes comparativement minimes. Cependant, la fièvre de spéculations sur les actions de chemins de fer a nui aux affaires commerciales. Les bénéfices des courtiers et des banquiers ont été énormes, attendu que les quelques faillites qui ont eu lieu ont dû être insignifiantes en présence de la grandeur du capital flottant qu'on peut, sans exagération, évaluer à plus de 100 millions de livres sterling.

On se rappelle que, parmi les hommes politiques dont lord John Russell était entouré pour former un cabinet, figurait en première ligne M. Macaulay. Dans une lettre adressée de Londres à un correspondant de la chambre de commerce de Manchester, M. Macaulay s'exprime ainsi sur les chances qui ont amené l'avortement de la combinaison ministérielle essayée par les whigs. Cette lettre, publiée par le *Scotman*, est reproduite par le *Standard*. En voici la traduction littérale :

Londres, 22 décembre 1845.

Vous aurez sans doute appris l'issue de la tentative que nous avons faite pour constituer une administration : c'est lord Grey qui a fait avorter tous nos plans. J'espère que l'intérêt public ne souffrira pas de cet échec. C'est à sir Robert Peel qu'il appartient aujourd'hui de déterminer la grande question. Il est certain qu'il le peut, et il n'est pas du tout démontré que nous aurions eu le même succès. Si lord Grey, nous eussions maudissant lord sir Robert Peel comme un seul homme, et eussions grande partie des fonctionnaires publics. (Je n'ai pas besoin de dire que j'aurais refusé de vous appuyer. Quant à moi, je puis me rappeler avec une satisfaction particulière que j'ai refusé de vous appuyer.)

Best word, je déclarai lord John Russell que je ne demandais qu'une chose : l'abolition complète et immédiate des corporations. Lord Grey n'a pas eu la disposition sans réserve, le courage ou le sens simple, et je ne suis pas sûr que ce serait impopulaire de mon côté par des prétentions de ce genre. Les whigs ne seraient pas surpris de voir que, si lord Grey avait agi de la même manière, il y aurait probablement eu un cabinet libéral à la tête des affaires.

« Ainsi, si Robert Peel est averti par avance : les whigs veulent bien le laisser s'engager envers eux, mais ils ne veulent nullement s'engager envers lui. La question de la liberté commerciale résout pour ou contre, sir Robert Peel retrouverait

« toujours derrière lui et contre lui, aussi bien le parti qu'il ne voudrait plus servir que celui qu'il aurait mécontenté. Par une transaction il s'aliénerait le parti libéral, sans pour cela être assuré du concours du parti conservateur qu'en tout état de cause il n'aurait jamais tout entier.

Lord Morpeth, à qui des électeurs du *West-Riding* viennent d'offrir la candidature pour le parlement, a accepté par la lettre suivante :

« Castle-Howard, le 26 décembre.

« Messieurs,

« Je suis pénétré d'une profonde gratitude pour l'invitation que vous venez de m'adresser. J'avais quant à présent plusieurs motifs de ne pas rentrer dans la vie parlementaire; mais si les électeurs du *West-Riding* persistent dans la disposition généreuse qui leur a subitement inspiré de me faire cette offre, je ne pourrai hésiter à me mettre à leur disposition, surtout au milieu de la crise actuelle. J'apprécie toute l'obligeance de votre intention de me décharger de tous les frais de l'élection. Je me présenterai donc en personne, à Wakefield, le jour de l'élection, et je me soumettrai au jugement des électeurs. Les habitants du *West-Riding* connaissent déjà les principes qui ont dirigé ma conduite politique, soit lorsque j'ai rempli des fonctions publiques, soit lorsque je suis resté en dehors des affaires, je n'ai pas changé de manière de voir, du moins quant aux points essentiels; mais si vous m'envoyez, dans les circonstances actuelles, à la chambre des communes, je regarderai le rappel absolu et immédiat des lois sur les céréales comme le principal objet de mon mandat.

« J'ai l'honneur d'être, messieurs, etc. MORPETH. »

Nouvelles de Prusse.

On se rappelle que le gouvernement prussien avait chargé, il y a quelques mois, M. Sneathage d'une mission extraordinaire près des cours protestantes de l'Allemagne. Le but de cette mission était de s'entendre avec elles sur la réunion d'un congrès auquel assisteraient des délégués de tous les états de la confédération germanique, ou l'évangélisme est reconnu comme religion de l'état. Il paraît que tous les arrangements préliminaires sont déjà terminés; car la *Gazette de Prusse* annonce que le congrès en question s'assemblera prochainement à Berlin. Il s'agissait de s'entendre sur une nouvelle organisation de l'église évangélique mieux appropriée aux besoins de l'époque que ne l'est l'organisation actuelle.

Voici, du reste, comment s'exprime la *Gazette générale de Prusse* :

« Dans les premiers jours de l'année prochaine arriveront ici les délégués des souverains qui ont résolu de se faire représenter au congrès de l'église évangélique allemande, dont les journaux ont depuis quelque temps parlé en sens divers. C'est là un événement auquel se rattachent de riches espérances pour l'avenir de l'église évangélique en Allemagne.

« Dans le mouvement religieux de ces derniers temps, il s'est manifesté à diverses reprises parmi tous les membres de l'église évangélique allemande, un sentiment d'union, joint aux leçons de l'expérience, a fait comprendre à tous les hommes éclairés la nécessité, pour satisfaire aux exigences de l'époque, d'organiser, d'après un plan uniforme, l'église évangélique. La convention conclue dans l'espace de quelques mois au sujet de la conférence en question fournit la preuve que les souverains, membres de l'église évangélique, non-seulement partagent avec leurs sujets ce sentiment de confraternité religieuse, mais aussi qu'en leur qualité de chefs de l'église ils sont prêts à s'entendre sur tout ce qu'exigent les temps actuels.

« L'idée de convoquer un congrès de députés pour débattre les bases d'un futur arrangement entre les différents chefs de l'église, émane d'un prince de l'Allemagne méridionale; elle a été accueillie avec chaleur par notre roi, et, parmi les autres gouvernements de l'Allemagne, il s'en est trouvé un grand nombre qui se sont ralliés avec joie à ce projet. A en juger par les succès de ces négociations qui ont précédé la convocation d'un congrès en Prusse, on est autorisé à en attendre de beaux résultats.

La *Gazette générale de Prusse* dans son numéro d 30, commence la publication des recès des diètes, publication qui aura lieu dans l'ordre de clôture de ces assemblées. Le premier est celui de la Poméranie. Ce document ne contient que les deux passages suivants d'un intérêt général : A une pétition de la diète pour l'introduction de tribunaux de commerce il est répondu que le conseil d'état est occupé à discuter un projet de

loi qui introduira les tribunaux consulaires dans toute la monarchie prussienne. A une autre pétition qui demandait que l'état se chargeât à l'avenir de payer une partie des droits du Sand, il a été répondu par un refus, mais le recès ajoute que le gouvernement continue à s'occuper d'une convention avec le Danemark pour donner le plus de facilités possible au commerce de la Baltique.

Nouvelles et faits divers.

On écrit de Maestricht, le 31 décembre : « Depuis quelques jours les eaux de la Meuse ont atteint une élévation extraordinaire à cette époque de l'année. Tout le hameau de Hengem et une partie de la commune de St. Pierre sont submergés. La crue des eaux de la rivière a inondé la majeure partie du parc et menace d'envahir la rue Notre-Dame. »

— On lit dans l'*Utrechtsche Courant* : Les cultivateurs remarquent que pendant les hivers rigoureux les fourmis s'enfoncent davantage sous terre que pendant les hivers doux. Ainsi, l'année dernière elles se trouvaient à 2 pieds sous terre, tandis que cette année elles ne se trouvaient qu'à 2 pouces environ. D'après ce pronostic nous n'avons que peu de gelée à attendre. Ce fait se trouve encore confirmé par les abeilles, qui l'an dernier avaient hermétiquement bouché leurs ruches et qui cette année les conservent presque entièrement ouvertes.

— L'empereur de Russie a dû partir de Florence le 21 au soir pour Venise. Le 20, sur sa demande expresse, S. M. I. a dîné en famille avec le grand-duc dans le palais Ritti. Le czar a refusé un diner d'apparat et une soirée musicale que le grand-duc voulait lui offrir. L'empereur a dit à plusieurs reprises qu'il viendrait chercher l'impératrice au printemps prochain et qu'alors il ferait un plus long séjour à Florence.

— On lit dans l'*Emancipation* : Mercredi dernier, veille de Noël, dans la soirée, un attentat inexplicable a eu lieu dans les environs du pont de Laeken. Il nous est rapporté par un témoin oculaire.

« Il est d'usage, lorsque la famille royale doit retourner la nuit au château de Laeken, de faire reconnaître la route par une patrouille de cavalerie. Mercredi 24, le roi et la reine, retenus au palais par suite d'un diner d'apparat, ne sont retournés à Laeken que vers dix heures et demie ou onze heures du soir. Quatre sous-officiers du régiment des guides venaient de reconnaître la nouvelle route royale de la place de la reine au pont de Laeken, lorsque l'un des cavaliers de la patrouille, séparé de quelques pas de ses compagnons, essaya un coup de feu parti de l'endroit de la chaussée que traversent les deux lignes de railway, allant à la station de l'Allée-Verte et à celle de la porte de Cologne. Le maréchal des logis, sur lequel le coup paraissait être dirigé, entendit distinctement le sifflement d'un projectile d'arme à feu. Son cheval s'effraya et se cabra, mais presque au même instant un second coup de fusil se fit entendre et manqua d'atteindre la tête du cheval. Tout cela eut lieu dans l'espace d'une demi-minute.

« Les autres cavaliers de la patrouille, accourus au bruit de cette double détonation, se mirent en devoir d'explorer les alentours de la chaussée pour chercher à saisir l'auteur de l'attentat; mais toutes les recherches furent inutiles. Le coupable avait dû prendre la fuite dans une direction opposée vers le pont de Laeken. Deux gendarmes à cheval postés contre ce pont ne hongerent point, et lorsque les sous-officiers les interrogèrent à ce sujet, ils déclarèrent que leurs chevaux s'étaient effrayés et qu'ils n'avaient pu se diriger vers l'endroit d'où partaient les deux coups de feu successifs.

« Tout ce qu'on put découvrir de cette mystérieuse et criminelle tentative, c'est que l'on avait vu rôder dans cette localité, quelques instants avant, un individu à la démarche équivoque, et qui semblait être porteur d'un grand bâton, qui pouvait bien être un fusil.

« Un quart d'heure après l'événement, la voiture conduisant LL. MM. à Laeken passait sur la chaussée, sous l'escorte des cavaliers qui avaient reconnu la route, et aucun nouvel incident ne s'est reproduit. »

« — Voyons cependant, si je ne suis pas un parti illustre au point de vue aristocratique, je tiens cependant par beaucoup de points au monde dans lequel vous vivez, le temps où il y avait deux Frances dans la France n'existerait plus. Les plus hautes familles de la monarchie se sont fondues dans les familles de l'empire; l'aristocratie de la noblesse a épousé la noblesse du canon. Eh bien! moi, j'appartiens à cette dernière. J'ai un bel avenir dans l'armée, je posséderai une fortune honorée, mais indépendante; la mémoire de mon père, enfin, est vénérée dans notre pays comme celle d'un des plus dignes citoyens qui aient existé. Je dis notre pays, Valentine, parce que je suis de Marseille. »

« — Bonne mère, cet ange que tout le monde a regretté, et qui, après avoir veillé sur sa fille pendant son court séjour sur la terre, veille encore sur elle dans le ciel, pendant son séjour éternel sur au ciel. Oh! si ma pauvre mère vivait, elle ne s'en rendrait pas plus compte, elle n'aurait que je suis sûr. »

« — Hélas! Valentine, reprit Maximilien, si elle vivait je ne vous connaîtrais pas sans doute, car, vous l'avez dit, vous seriez heureuse si elle vivait, et Valentine heureuse m'eût regardé bien dédaigneusement du haut de sa grandeur. »

« — Ah! mon ami, s'écria Valentine, c'est vous qui êtes injuste à votre tour... Mais, dites-moi... »

« — Que voulez-vous que je vous dise, reprit Maximilien, voyant que Valentine hésitait. »

« Dites-moi, continua la jeune fille, est-ce qu'autrefois à Marseille il y a eu quelque sujet de méfiance entre votre père et le marquis de... »

mais aussi bien tremblante d'être forcée de prononcer tout haut votre nom, et bien certainement je l'eusse omis sans la crainte que j'éprouvai qu'on interprêtât à mal mon silence; donc j'assemblai tout mon courage et je lus :

« — Chère Valentine! — Eh bien! aussitôt que résonna votre nom, mon père tourna la tête; j'étais si persuadée (voyez comme je suis folle!) que tout le monde allait être frappé de ce nom comme d'un coup de foudre, que je crus voir tressaillir mon père, et même (pour celui-là c'était une illusion, j'en suis sûre) et même M. Danglars. »

« — Morrel, dit mon père, attendez donc! Il fronça le sourcil. Serait-ce un de ces Morrel de Marseille, un de ces engagés bonapartistes qui nous ont donné tant de mal en 1815? »

« — Oui, répondit M. Danglars, je crus même que c'était le fils de l'ancien armateur. — Vraiment! fit Maximilien, et que répondit votre père, dites, Valentine? »

« — Oh! une chose affreuse; et que je ne ose vous redire. — Dites toujours, reprit Maximilien en souriant. — Le roi empereur, continua-t-il en fronçant le sourcil, savait les mettre à leur place, tous ces fanatiques; il les appelait de la chair à canon, et c'était le seul nom qu'ils méritaient; je vois avec joie que le nouveau gouvernement remet en vigueur ce salutaire principe. Quand ce ne serait que pour cela qu'il garde l'Algérie, j'en féliciterais le gouvernement quoiqu'elle nous coûte un peu cher. »

« — C'est en effet d'une politique assez brutale, dit Maximilien, mais ne rougissez point, chère amie, de ce que dit le roi empereur; mon brave père ne cédait en rien au votre sur ce point, et, répétant sans cesse : Pour quoi donc l'empereur qui fait tant de belles choses, ne fait-il pas un régime de juges et d'avocats, et ne les envoie-t-il pas toujours au premier feu? Vous le voyez, chère amie, les partis se valent, pour le pittoresque de l'expression et pour la douceur de la pensée. Mais M. Danglars, que dit-il à cette soirée du procureur du roi? »

« — Oh! lui se mit à rire, de ce rire sardonique qui lui est particulier et que je trouve féroce; puis ils se levèrent l'instant d'après et partirent. Je vis alors seulement que mon bon grand père était tout agité. Il faut vous dire, Maximilien, que moi seule je devine ses agitations, à ce pauvre paralysique, et je me doutais d'ailleurs que la conversation qui avait eu lieu devant lui (car on ne fait plus attention à lui, pauvre grand-père), l'avait fort impressionné, attendu qu'on avait dit du mal de son empereur, et que, à ce qu'il paraît,

il a été fanatique de l'empereur.

« — C'est, en effet, dit Maximilien, un des noms connus de l'empire, il a été sénateur, et comme vous le savez, ou comme vous ne le savez pas, Valentine, il fut à peu près de toutes les conspirations bonapartistes que l'on fit sous la restauration. »

« — Oui, j'entends quelquefois dire tout bas de ces choses-là qui me semblent étranges; le grand-père bonapartiste, le père royaliste; enfin, que voulez-vous? Je me retournerai donc vers lui. — Il me montrera le journal du regard. — Où avez-vous, bon papa? lui dis-je, êtes-vous content? — Il fit de la tête signe que oui. — De ce que mon père vient de dire? demandai-je. — Il fit signe que non. — De ce que M. Danglars a dit? — Il fit signe que non encore. — C'est donc de ce que M. Morrel, je n'osai pas dire Maximilien, est nommé officier de la Légion d'honneur? — Il fit signe que oui. — Le croirez-vous, Maximilien; il était content que vous fussiez nommé officier de la Légion d'honneur, lui qui ne vous connaît pas; c'est d'être de la folie de sa part, car il tourne, dit-on, à l'enfance; mais j'ai bien peur que non. — C'est bizarre, pensa Maximilien; votre père est fanatique, donc, tandis qu'on contraire votre grand-père... Etrange en effet ces amours et ces haines de partis! »

« — Chut! s'écria tout à coup Valentine, cachez-vous, sauvez-vous; on vient. — Maximilien sauta sur une bêche et se mit à retourner impitoyablement la luzerne. — Mademoiselle, mademoiselle, cria une voix derrière les arbres, madame de Villefort vous cherche partout et vous appelle; il y a une visite au salon. — Une visite! dit Valentine tout agitée; et qui nous fait cette visite? — Un grand seigneur, un prince, à ce qu'on dit, M. le comte de Monte-Christo. — J'y vais, dit tout haut Valentine. — Ce nom fit tressaillir de l'autre côté de la grille celui à qui le j'y vais de Valentine servait d'adieu à la fin de chaque entrevue. — Tiens! se dit Maximilien en s'appuyant tout pensif sur sa bêche, comment le comte de Monte-Christo connaît-il M. de Villefort? »

(La suite à demain.)

JOURNAL DE LA HAYE

DU DIMANCHE.

SCIENCES, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, LITTÉRATURE ET MODES.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A BRUXELLES.

Le relief de l'exposition de Bruxelles a été dans les paysages, dans les marines, et, comme de raison, dans le genre. Quant aux portraits, on ne saurait dire à quel point cette partie de l'art est en Belgique tombée en enfance. Si Rubens, Van Dyck, Rembrandt et Van der Helst ne peuplaient pas de leurs toiles les musées de ce pays et les cabinets des amateurs, nous serions tenté de croire que les habitants de la Belgique n'ont jamais vu l'image de l'homme reproduite par le pinceau. Tels que leurs voisins de l'école de Dusseldorf, les artistes belges font consister la magie du portrait contemporain dans une cravate de satin noir, dans une *berthe* de dentelle, soutenant une figure à peu près d'ensemble, le tout broché sur un fond de plomb grisâtre ou de fer-blanc lumineux. Leurs meilleurs peintres n'échappent pas eux-mêmes à cette banalité du portrait. Personne ne paraît se douter qu'il est possible de faire dans ce genre de l'art une œuvre originale, poétique, recherchée à la vérité, mais qui ne soit pas un simple accessoire de la toilette, mais qui est la noble et vraie expression d'un être. Il faut rendre toute justice à l'Angleterre qui, seule au milieu de l'Europe artistique, deplorablement marâtre envers le portrait, elle a toujours produit des maîtres qui en ont, au contraire, perpétué la poésie et enrichi véritablement le domaine.

Mais revenons aux artistes belges; peu de portraits exposés nous ont frappé. Citons pourtant ceux de M. Galois, un portrait d'homme par Mme O'Connell, qui nous a montré une palette de Mme Soyer, jeune artiste anglaise morte sur le seuil d'une brillante carrière, il y a deux ou trois ans. Nous ne pourrions pas passer sous silence les portraits exposés par Mme Calamatta et par M. Schagennix. Le premier a pris l'un et l'autre de doctrines à peu près semblables, mais nous nous sommes nécessairement étonné contre le même écueil : la pose de la vie. La seule différence qui existe entre eux, c'est que Mme Calamatta est plus vigoureux ou, si l'on veut, plus énergique dans son dessin, au début de sa carrière, elle a tenu. N'applique-t-il pas enfin à des résultats plus viables les belles et nobles facultés qu'il a reçues de la nature?

M. E. Verboeckhoven est toujours le meilleur peintre d'animaux que la Belgique possède. Une exposition de Bruxelles serait incomplète sans tableaux de cet artiste. Ce que nous avons vu de lui justifie la haute réputation qui lui est acquise. Quant à M. Robbe, il est tombé cette fois dans le burlesque le plus complet.

Dans le même genre on a distingué un tableau de M. Ch. T. Schagennix. Le *Laboureur au repos* est un homme arrêté près de sa charrue, qui est dételée; trois chevaux de trait magnifiques se reposent comme leur maître. Rien de plus simple assurément. Mais le calme est admirablement reproduit. L'auteur a su donner une expression au silence de la nature, au repos, et le mouvement, si nous osons parler ainsi, qui ressort de l'immobilité, est compris dans ce tableau avec une patience d'étude merveilleuse pour un débutant. Plus

les œuvres exigent d'observation de la vie réelle, plus l'âge comparativement jeune du peintre laisse deviner un bel avenir. C'est alors que la précocité du talent n'est pas un péril.

Les fleurs n'ont pas eu, cette année, parmi les tableaux de chevalet, cette suprématie à laquelle ont droit tout naturellement les produits d'horticulture dans un pays qui sait également bien cultiver et bien peindre. On est loin, à Bruxelles, de la poésie d'imitation à laquelle avait touché cependant Van Spaendonck, et que M. Saint-Jean atteint parfois en France. M. Saint-Jean a envoyé un *Vase de fleurs*, vis-à-vis duquel, en patriote dévoué, M. Robbe a soumis aux regards un tableau de *Fruits, fleurs et gibier*, qui ne supporte pas la comparaison avec trop de désavantage. — Quant à M. Jacobber, comparé à M. Saint-Jean, le seul point qu'ils aient de commun, c'est qu'ils appartiennent tous les deux à la France. M. Jacobber voit et copie littéralement la nature; M. Saint-Jean la sent et l'idéalise. Les fleurs et les fruits de M. Jacobber peuvent subir l'épreuve de la loupe. Ceux de M. Saint-Jean doivent être vus à l'effet. Nous déclarons avoir plus de sympathie pour le talent de ce dernier.

Toutefois, sans faire ici une remarque, c'est que ce genre de peinture n'a pas de nos jours une vogue proportionnée aux habitudes de bien-être et aux aspirations vers la vie confortable, qui sont la base des idées pratiques à Bruxelles comme ailleurs. La peinture d'intérieurs s'associe parfaitement aux besoins de la famille et aux goûts du ménage. Pourquoi le genre des fleurs ne serait-il pas plus recherché des peuples qui joignent l'amour de l'horticulture à la connaissance instinctive des beaux-arts? Cela tient probablement à ce que l'imitation poétique du plus innocent, du plus humble, quoique de plus charmant produit de la nature végétale, exige un concours de circonstances accessoires impossible à réaliser au milieu de l'existence particulière qui nous est faite par la civilisation actuelle. Lorsque les jardins disparaissent des cités, lorsque l'étude de la botanique est reléguée dans les écoles, lorsque la science de l'horticulture n'est plus que le domaine du jardinier-fleuriste, et que les hommes amoureux du culte des fleurs sont à peu près regardés comme des maniaques, on comprend que le genre de peinture qui correspond à des tendances de toutes parts radicalisées, soit lui-même fort peu en honneur et conséquemment très peu lucratif.

Avant de poser la plume, jetons un rapide coup-d'œil sur le petit nombre de productions sculpturales qui nous ont paru dignes de l'attention publique: le *Berceau primitif*, par M. A. Debay; *Scène de pêcheurs napolitains*, par M. Desbœufs; *Groupe funéraire*, par M. G. Geefs, et *Groupe d'enfants*, par M. Leclercq; tels sont les morceaux qui, selon nous, tiennent la tête de l'exposition. Nous ne parlerons pas du *Berceau primitif*, par M. Debay, parce qu'il a été vu et jugé à Paris au dernier salon; nous ne croyons pas non plus devoir nous arrêter sur le groupe de M. G. Geefs, dont le beau talent est connu et apprécié de tout le monde; mais nous consacrerons quelques-unes de nos dernières lignes à l'examen du groupe de M. Leclercq, qui a exposé en outre deux remarquables médailles. Ce groupe se compose de trois enfants nus soutenant la partie supérieure d'une vaste coupe. Traitée d'un ébauchoir large et moelleux, chaque figure a un

caractère qui lui est propre. Nous avons surtout admiré l'enfant aux cheveux crépus. Il nous a paru irréprochable. Nous espérons donc de l'exécution en marbre les plus favorables résultats. Citons, en terminant, la *Jeune Fille*, de M. Wichmann; la *Scène du déluge* et la *Jeune fille au papillon*, de M. Jaquet; le *Buste de Mme la baronne Dubois*, par M. de Cuyper; un médaillon, finement modelé, de M. J. Snoeck, et le *Prométhée* de M. Beuré, élève de M. Simonis, qui, malheureusement pour nous, n'a rien exposé, mais dont la manœuvre savante et délicate nous était déjà familière. O. Z.

QUICONQUE suit attentivement les progrès de nos peintres et s'intéresse aux succès de notre école, doit éprouver une vive satisfaction, lorsqu'on vient à apprendre que leurs œuvres sont justement appréciées à l'étranger. Des renseignements certains, envoyés par une main amie, qui cette fois trahit le secret derrière lequel la modestie d'un artiste cherche à se cacher, nous parviennent à l'instant, et, à notre tour, nous sommes heureux de les publier.

Chacun se rappelle le beau tableau, la *Lecture du De Profundis*, envoyé à notre dernière exposition par M. Schmidt de Belft. Dans notre compte-rendu de cette exhibition des beaux-arts, nous avons payé un juste tribut d'éloges à cette œuvre si remarquable sous le rapport de la pensée, du dessin et de la couleur. En ceci nous n'avions fait qu'exprimer la pensée de tous les connaisseurs. Mais par un de ces caprices, par une de ces anomalies qui se rencontrent quelquefois dans le placement des objets d'art et qu'on ne saurait s'expliquer, cette belle composition de M. Schmidt n'avait rencontré que des amateurs, hésitant sans doute devant la sérieuse pensée du sujet traité dans ce tableau. C'est avec un vif sentiment de regret qu'on avait appris que l'artiste s'était décidé à envoyer cette toile à l'exposition de Cologne. Dès lors on dut penser que cette œuvre du pinceau, si honorable pour notre école, ne reviendrait plus ici, qu'elle serait perdue pour le pays.

Nous savions d'avance, et bien d'autres avec nous, quel accueil serait réservé en Allemagne à ce tableau de M. Schmidt. Il y a produit une vive sensation parmi les connaisseurs et parmi les artistes. La composition, la manière large du coloris, et l'expression, en ont été également loués, et l'on n'a pas hésité un seul instant à déclarer qu'il était le meilleur des tableaux exposés à Cologne. On se rappelle même le jugement qu'en a porté un journal artistique de Paris, le *Moniteur des Arts*, et que nous avons reproduit dans notre numéro du 23 novembre dernier; mais c'est à Cologne que l'admiration ne devait point rester stérile. Là, elle ne s'est point bornée à de simples éloges, et si ce tableau n'est pas sorti des salles de l'exposition de Cologne pour passer dans le cabinet d'un haut personnage de l'Allemagne, c'est à la supériorité même de l'ouvrage que la cause en est due. La commission de l'exposition (*Kunstverein*), surprise à la première vue du mérite de cette composition, s'est hâtée de l'acquérir pour la modique somme de deux mille florins des Pays-Bas, à laquelle la modestie de l'auteur l'avait taxée. Comme les œuvres du poète, les tableaux du peintre ont aussi leur destin, et le poète et le peintre ont cela de commun entre eux, que la gloire qui rejait sur eux d'un succès obtenu a plus de valeur à leurs yeux que le prix dont on paie leurs œuvres. M. Schmidt doit être doublement satisfait, l'étranger s'est empressé de réaliser le premier succès que l'artiste avait obtenu chez nous. Notre pays a seul perdu, car il possède un beau tableau de moins.

M. Franz Schubert, maître de concerts et violoniste de la chapelle de S. M. le roi de Saxe, et son frère, M. Friedrich Schubert, premier violoncelliste de la chapelle royale de Dresde, pendant le court séjour qu'ils ont fait à La Haye, avaient eu l'honneur de se faire entendre le 18 décembre dernier, à la Cour, dans les salons de S. M. la Reine, et d'obtenir les plus honorables suffrages de la part de leur auguste auditoire.

Nous apprenons que ces deux éminents artistes ont reçu, il y a quelques jours, de la part du Roi deux magnifiques épingles,

enrichies de diamants, et qu'accompagnait une somme en argent, comme un généreux témoignage de la haute satisfaction de S. M.

Nous regrettons bien vivement, au nom de tous ceux qui savent apprécier le talent, que l'occasion n'ait point été offerte aux frères Schubert de se faire entendre en public, soit sur notre Théâtre-Royal, soit dans la salle des concerts de *Diligentia*. Ces deux artistes se trouvent en ce moment à Amsterdam, où leur beau talent ne manquera pas de produire une vive sensation dans le monde musical. Nous nous empressons, chaque fois que la nouvelle nous en parviendra, de signaler les succès qui les y attendent.

THÉÂTRE-ROYAL-FRANÇAIS.

DÉCIDÉMENT le nom de Mme Devries-Van Os mis sur l'affiche, que l'affiche soit bleue, jaune ou verte, est un talisman qui a le pouvoir de remplir les places et d'entasser dans un même espace le plus de curieux possible. Samedi dernier, au second début de cette jeune actrice dans le rôle d'Alice de *Robert*, l'affluence du public était considérable, et bon nombre de curieux ont dû se retirer, sans pouvoir parvenir à trouver place. Ce concours empressé s'explique facilement; on ne voit pas sans un vif intérêt surgir tout à coup sur la scène une jeune personne, douée d'heureuses dispositions, surtout quand on considère le point d'où elle est partie; même il peut être permis à quelques-uns de rêver un instant qu'une Rachel lyrique nous soit venue. On a pu croire que bon nombre de spectateurs pensaient ainsi à l'accueil qui a été fait, samedi dernier, à Mme Devries-Van Os; aux applaudissements qu'elle a obtenus; aux honneurs du rappel qui lui ont été décernés; mais celui qui sait que la précocité du talent est toujours un péril, mais le juge qui se met toujours en garde contre l'engouement passager ou l'admiration trop facile, mais enfin l'homme d'un goût sûr et éclairé, se serait-il montré aussi facilement satisfait, aurait-il accordé ces mêmes applaudissements, ce même excès d'honneur? Nous ne le pensons pas. Plus modéré, plus retenu dans son approbation, il n'aurait pas, pour quelques parcelles d'or qui brillaient de temps en temps à ses yeux, fait grâce si facilement du clinquant qui l'offusquait parfois; il aurait accueilli avec faveur quelques belles notes, pures et sonores, d'un puissant effet dans les sons aigus, mais il aurait observé en même temps l' inexpérience des effets de la scène, l'insuffisance et la monotonie du geste, la faiblesse du jeu de l'actrice; en un mot, il n'aurait pas pris pour une représentation théâtrale ce qui n'était que l'exercice en public d'une élève du Conservatoire de Paris. Voilà, ce nous semble, ce que nous aurions écrit, si les personnes de goût qui assistaient à cette représentation nous avaient dicté leur opinion.

Que Mme Devries-Van Os ne s'effarouche pas trop de ces premières paroles, qu'elle ne se laisse pas aller à se plaindre de l'indifférence du public dont l'admiration avait été par trop démonstrative, et qui a oublié que l'excès des applaudissements étiole souvent la précocité du talent en fleur. Mieux que ceux qui rappellent l'actrice, nous sommes l'ami de Mme Devries-Van Os: nous admirons en elle des qualités rares, précieuses même, qui, étayées de bons conseils développeront un jour. Nous présentons même pour elle un bel avenir d'artiste, si les applaudissements distribués au théâtre ne la font pas dévier de la route que ses vrais amis veulent lui tracer.

A cette même représentation de *Robert* nous ne savons quelle fâcheuse influence eut sur son Renaut, Allard et même un peu sur Mme Hillen, mais nous n'avons pas reconnu les artistes dont nous aimons à applaudir le talent. Auraient-ils voulu faire comme le bonhomme qui s'endormait quelquefois?

En revanche nous avons de bien bonnes choses à dire de *Don Pasquale* et de *Charles VI*; nous y reviendrons bientôt, nous avons tant de plaisir à distribuer des éloges qu'il nous faut en faire.

Théâtre-Italien d'Amsterdam. — Après le brillant succès de *Norma* et celui non moins mérité du *Barbier de Séville*, Mme Rossi-Caccia ne devait pas s'arrêter là; n'avait-elle pas fait reprendre le chemin du Théâtre-Italien à ceux qui semblaient l'avoir oublié, et ne devait-elle pas avoir à cœur de se maintenir dans la faveur du public? On ne la conserve que par de nouveaux succès. La *Lucie*, cette délicieuse inspiration de la muse élégiaque, lui en a fourni l'occasion. Au premier acte, prodigée des plus brillantes vocalises et pleins de tendresse et d'amour; au second acte, triste, abattue, résignée et paisamment de terreur sous l'anathème de son amant; et au troisième acte, touchante, pathétique, déchirante d'expression dans les accès de sa folie, la Rossi-Caccia a été aux étoiles, comme disent les Italiens dans leur poétique langage. Applaudissements, bravos, transports d'enthousiasme, tout a été prodigué à cette actrice. A chacune des représentations de la

Lucie, elle a ceint son front d'une nouvelle couronne, et en quittant la salle, les spectateurs ont pu se dire avec le Dante:

*E comincio a cantar sì dolcemente
Che la dolcezza ancor dentro mi suona.*

Rien n'a manqué à cette reprise de la *Lucie*, qui a offert l'ensemble le plus parfait. On devait s'y attendre avec des artistes tels que Mancusi, Castigliano et Rocca, qui avec infiniment de talent ont secondé l'actrice en représentation. La *Lucie* a été donnée deux fois dans la même semaine, et chaque fois, même affluence de monde, même enthousiasme de la part du public.

Une solennité musicale qui ne peut être passée sous silence est le concert donné, dimanche dernier, au Théâtre-Italien. C'était presque un concert-monstre, divisé en trois parties, et où il y avait de la musique pour tous les goûts; deux ouvertures à grand orchestre exécutées par les meilleurs musiciens de la capitale, un concerto, une élégie et une fantaisie pour le violon, la *Prière de Moïse*, un trio de Curchman et le *Stabat* de Rossini, chanté par les artistes et les chœurs du Théâtre-Italien. Les promesses d'un pareil programme auraient dû faire désertier tous les salons de la capitale pour garnir les loges et le balcon de la salle de tout le monde élégant que possède Amsterdam; mais, à notre grande surprise, nous n'y avons vu qu'une demi-chambree; c'est à désespérer.

Le concert a été brillante et d'un ensemble parfait dans toutes ses parties. La *Prière de Moïse* et le trio de Curchman ont été applaudis avec transport. M. Stéveniers a justifié la réputation qui lui est acquise; les trois morceaux de sa composition ont été très-goutés du public, et après sa fantaisie, le violoniste a été rappelé et salué de nouveau d'unanimes applaudissements. Comme on devait s'y attendre, la partie de ce concert qui a enlevé tous les suffrages est le *Stabat* de Rossini. Mme Rossi-Caccia y a de nouveau déployé toute la puissance de son talent, ainsi que MM. Anconi et Castigliano et Mme Costa-Templini. Le n° 5 du *Stabat*, chœur et récitatif, sans accompagnement, a été chanté par M. Anconi et le chœur avec une telle perfection que le public, transporté d'enthousiasme, a fait répéter ce magnifique morceau. Cet artiste mérite de plus en plus la faveur publique qu'il s'est acquise. En somme, les dilettantes se sont retirés fort satisfaits des beautés musicales qu'on leur avait fait entendre dans cette soirée.

Plus quelques années, les grands opéras nouveaux sont rares à Paris, à l'Académie royale de musique. De là l'embaras pour notre Théâtre-Royal.

En attendant que son répertoire, restreint dans les limites de cette capitale, fournisse tout le monde, une nouvelle étoile vient de luire avec éclat à l'horizon du Grand Opéra de Paris. Nous avons eu double intérêt à signaler le succès que cette œuvre lyrique vient d'obtenir. D'abord, le poème est de M. Hyppolyte Lucas qui s'est chargé de composer pour notre scène française un grand opéra, le *Siège de Leide*, dont le compositeur Vogel, comme nous l'avons déjà dit, fait honneur à son pays, et nous pouvons être curieux de connaître la manière dont le poète a traité son libretto. Ensuite, le bien que l'on dit du nouvel opéra de M. Hyppolyte Lucas, pourrait peut-être engager la direction de notre Théâtre à monter cet ouvrage. L'analyse que nous reproduisons, empruntée à un journal exempt de tout esprit de coterie, nous semble propre à intéresser quelque peu le public sur le mérite de cette œuvre lyrique.

Le poème de ce grand opéra est de M. Hyppolyte Lucas. Il raconte l'histoire de Marie Stuart, qui fut reine d'Écosse et d'Angleterre. Elle est aimée par le roi d'Écosse, qui doit épouser la belle Estrella; mais avec elle se trouve un jeune homme, qui est un prince vaillant et dissolu, qui voit la jeune fille, et qui se jette dans les bras de la nuit dans les jardins de la maison qu'elle habite. Il est surpris par don Bustos, le père d'Estrella, qui feint de ne pas reconnaître le roi, et pour le châtier, le fait chasser par ses valets, après l'avoir frappé du plat de son épée.

Le roi, l'âme ulcérée de cet affront, révèle l'outrage qu'il a reçu à don Sanche, sans lui dire toutefois le nom du coupable, et le consulte sur la vengeance qu'il doit en tirer. Don Sanche, après avoir demandé seulement si l'auteur de l'offense est un chevalier, conseille au roi de le provoquer, sans se faire connaître, à une rencontre où les deux adversaires combattent à visage baissé. Bustos accepte le cartel; un chevalier masqué se présente, le duel s'engage; Bustos est frappé à mort; mais ce n'est pas le mort qui a combattu, c'est don Sanche, qui reconnaît Bustos et s'en fait éprouver, au moment où Estrella vient jurer vengeance sur le cadavre de son père. Estrella, en habit de deuil, accourt chez le roi demander justice du meurtre de don Bustos. Le Cid paraît et s'avoue coupable. Le roi les dispense des jours de don Sanche. Que fera-t-elle? Livrera-t-elle au bourreau celui qu'elle aime? Sauvera-t-elle, pour l'épouser, le meur-

trier de son père? Un torrent coule au bas de la fenêtre du palais; un double suicide va réunir le coupable et son juge, quand le roi rentre, un écrit à la main. C'est un papier que don Bustos a confié à un ami, avant de courir au duel où il a succombé; cet écrit est un testament du feu roi, qui déclare qu'Estrella est sa fille. Elle est donc la sœur du roi; rien ne la sépare plus de don Sanche; et elle se jette dans les bras de son époux.

Ce ne sont pas les situations qui manquent à ce libretto élégamment écrit et habilement intrigué; mais les situations musicales y abondent moins peut-être que les situations tragiques ou dramatiques. En pareil cas, c'est à l'expérience et au goût exercé du compositeur à réclamer du poète les modifications nécessaires aux exigences de son art. M. Balfe ne paraît point avoir songé à demander ces changements indispensables, qu'il eût facilement obtenus du talent de M. H. Lucas, éclairé par le jugement et les conseils de M. Léon Pillet. Cela est d'autant plus à regretter, que M. Balfe n'a point su tirer suffisamment parti des véritables situations que le poème de l'*Étoile de Séville* offrait aux inspirations du compositeur. Entre les mains d'un de nos maîtres, qui aurait eu l'expérience et l'autorité suffisantes pour faire de l'*Étoile de Séville* un véritable ouvrage lyrique, ce poème serait devenu infailliblement l'un de nos meilleurs livrets d'opéra. Tel qu'il est, on peut le louer sans restriction pour l'élégance du style et l'intérêt qui se soutient jusqu'au dénouement.

Nous ne voulons pas dire cependant que M. Balfe ait toujours failli à sa tâche, et nous sommes heureux de pouvoir citer dans cette partition quelques morceaux qu'on a distingués et applaudis avec justice. Nous mentionnerons, au second acte, la romance de madame Stoltz et le quatuor du jardin dont mademoiselle Nau fait les honneurs par la grâce et l'agilité de sa vocalisation. Au troisième acte, l'air final avec chœurs de madame Stoltz a obtenu du succès, mais surtout grâce au vigoureux élan de la cantatrice, qui a dominé le chœur et l'orchestre par sa voix puissante et énergique. Malheureusement la situation est celle d'Elvire de *Don Juan* devant le cadavre de son père, et M. Balfe ne fait pas oublier Mozart!

Quant au duo qui termine l'ouvrage, et qui devrait être le morceau capital de la partition, il a été manqué, et là encore le talent passionné de la cantatrice et ses pathétiques inspirations ont heureusement protégé l'insuffisance du compositeur. Dans le morceau d'ensemble qui précède ce duo, on peut louer l'andante, dont la fin surtout est pleine de charme.

Madame Stoltz, comme nous venons de le dire, a été belle dans le duo final; mais tout son talent n'a pu la faire triompher complètement de la froideur des inspirations du compositeur dans cette situation décisive. Peut-être aussi eût-il fallu que le compositeur, pendant la pensée du poète, donnât à ce duo une physionomie nouvelle. Si aux reproches emportés d'Estrella eût succédé l'expression touchante des remords et du repentir de don Sanche; si après un andante où les deux amants, oubliant un moment la mort du père, n'auraient songé qu'à leur amour, eût éclaté un allégo énergique où ils se seraient décidés à mourir ensemble, puisque sur cette terre une insurmontable barrière les séparait; M. Balfe eût été mieux inspiré sans doute qu'il ne l'a été dans ce morceau vague, indécis, coupé de récitatifs d'un froid glacial, et dont madame Stoltz seule a pu ranimer la péroraison languissante par tous les efforts d'une sensibilité inépuisable. Nous craignons du reste que la mort du père, personnage qui n'inspire pas une bien ardente sympathie, ne soit, pour cette situation finale dont elle est la base et le pivot, qu'une source médiocre d'intérêt; il n'y a là aucun de ces sentiments sympathiques, aucun de ces luttes de la passion et du devoir, qui dépendent de la situation sur le quatrième acte de la *Favorite*, sur le cinquième.

M. Balfe, dans son orchestre, a montré une assez grande habitude de l'orchestre, mais non point de l'orchestre de l'Opéra. Il n'a pas su profiter de ses richesses; il laisse les cuivres et les cordes à découvert, qu'il en résulte une âpreté de son désagréable. En général, cette orchestration est un peu maigre, et plus bruyante que brillante. Cependant on a pu remarquer des dessins de violon très-élégants; le final du deuxième acte nous a paru instrumenté avec énergie. Peut-être aussi M. Balfe n'a-t-il pas eu le loisir de travailler son orchestre avec tout le soin désirable; il n'est pas donné à tout le monde de faire vite et bien: c'est le lot des artistes vraiment supérieurs.

Pour nous résumer, l'*Étoile de Séville* a réussi, grâce aux morceaux que nous avons signalés, mais surtout grâce au talent plein de vigueur, grâce aux efforts passionnés de madame Stoltz. Il faut louer aussi la voix fraîche et pure de mademoiselle Nau, qui a obtenu de légitimes applaudissements. Gardou a montré, contre sa coutume, quelque chaleur dans le rôle de don Sanche, et il l'a chanté avec goût. Quant à Bazilhet, il n'a pu prouver que sa bonne volonté, et M. Balfe n'a point su tirer parti de son rare et beau talent. Les danses ont peu brillé; elles manquent de vivacité et de couleur locales. Les décors et les costumes sont d'une magnificence irréprochable. Nous désirons qu'un succès productif récompense tant d'efforts.

